

Dans l'ombre de l'autre

L'autre fille d'Annie Ernaux, Éditions NiL, 78 p.

Sandrina Joseph

Numéro 239, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joseph, S. (2012). Compte rendu de [Dans l'ombre de l'autre / *L'autre fille* d'Annie Ernaux, Éditions NiL, 78 p.] *Spirale*, (239), 70–71.

Dans l'ombre de l'autre

PAR SANDRINA JOSEPH

L'autre fille d'Annie Ernaux

Éditions NiL, 78 p.

Les parents d'un enfant mort ne savent pas ce que leur douleur fait à celui qui est vivant.

— Annie Ernaux, *L'autre fille*

Je crois qu'il ne reste rien de cet enfant jamais né, pas même une tombe pour ce petit frère mort que l'on a sorti du ventre de ma mère comme pour me délivrer, moi seule, de ce qui aurait dû être mon plus grand malheur. Prise entre le premier enfant, la fille magnifiée par ma mère, et le troisième, ce fils tant désiré par mon père, je serais sans doute morte asphyxiée, écrasée entre les deux. À ce sort, j'ai préféré le malheur de mes parents que j'ai appris à voisiner petit à petit, cette ombre qui plane sur nous quatre depuis plus de trente ans.

La perte d'un enfant se raconte douloureusement tant pour les parents, bien entendu, que pour les enfants, ces frères et ces sœurs qui en ont été témoins ou qui sont venus après *l'autre*. Coupables d'être là, du côté des vivants, tandis que l'enfant le plus aimé — parce que définitivement perdu — est mort, nous, survivants, grandissons malgré que le souvenir pesant de l'absent nous courbe l'échine.

C'est à cet absent-là, la sœur morte deux ans avant sa naissance, qu'Annie Ernaux adresse *L'autre fille*, son plus récent livre qui prend en fait la forme d'une lettre destinée à l'enfant disparue. Claire Debru, directrice de la collection « Les affranchis » dans laquelle est publié le récit d'Ernaux, écrit, dans sa présentation de ladite collection, qu'« [é]crire une lettre, une seule, c'est s'offrir le point final, s'affranchir d'une vieille histoire ». On ne s'affranchit pourtant pas d'un petit mort, surtout

quand il n'a jamais existé pour nous autrement que dans notre imagination, qu'il n'a même pas de place dans nos souvenirs. Fatalement, l'absent provoque le désarroi de l'enfant vivant qui se trouve devant un vide impossible à circonvier ou à raconter comme le note Ernaux : « *T'écrire, ce n'est rien d'autre que faire le tour de ton absence. Décrire l'héritage d'absence. Tu es une forme vide impossible à remplir d'écriture.* » Car le seul récit possible au sujet du petit mort, le seul récit vrai ne peut être que celui du parent dépossédé.

LE SEUL RÉCIT VRAI

Quelques auteurs français nous ont récemment donné à lire des récits autobiographiques consacrés à l'enfant disparu : pensons à *Philippe* (P.O.L., 1995) de Camille Laurens, à *L'enfant éternel* (Gallimard, 1998) de Philippe Forest ou encore au récit d'Hélène Cixous, *Le jour où je n'étais pas là* (Galilée, 2000). Il est convenu que c'est à eux seuls que revient le droit de parler de leur douleur, de leur manque, de l'absent dont le souvenir est inaltérable. Même aux enfants vivants est imposée l'obligation de se taire devant la souffrance du parent en deuil, de s'effacer devant elle. L'épreuve du parent qui a perdu un enfant est inviolable, ce dont témoigne l'accusation faite par Camille Laurens à l'endroit de Marie Darrieussecq à la suite de la publication de son roman *Tom est mort* (P.O.L., 2007), roman considéré par Laurens comme un « *plagiat psychique* » de son récit autobiographique *Philippe*. Plagiat ignoble non



pas parce qu'il copie le récit de Laurens, mais parce qu'il commet le sacrilège d'imiter la douleur du parent en deuil convaincu qu'il souffre comme nul autre : « *Dans ma chambre à moi, il y a un fils mort – pas seulement, mais enfin il est là, ma chambre est d'abord une chambre ardente. Alors je peux formuler les choses ainsi : j'ai eu le sentiment, en le lisant, que Tom est mort avait été écrit dans ma chambre, le cul sur ma chaise ou vautrée dans mon lit de douleur* » (Camille Laurens, « Marie Darrieussecq ou Le syndrome du coucou », *La revue*

Jamais répété, jamais transmis à l'enfant vivant, ce récit bouleversant de l'existence de l'enfant mort prend en Ernaux l'amplitude d'un événement fondateur, originel...

littéraire, automne 2007). Nul autre qu'un parent dépossédé n'a le droit de faire le récit de la perte d'un enfant. De la même manière, nul autre que lui ne peut s'approcher de l'autel élevé à la mémoire de l'enfant mort, pas même ceux qui sont nés du même corps, comme Ernaux en témoigne : « Ils te gardaient pour eux, comme dans un tabernacle dont ils me défendaient l'accès. Tu leur étais sacré. »

Enfant de remplacement qui grandit avec la satisfaction d'être enfant unique, c'est à l'âge de dix ans qu'Ernaux apprend l'existence de celle qui l'a précédée. Ce récit, fait par la mère un dimanche impossible à dater, n'est pas adressé à la fillette qui joue tout à côté, mais à une jeune femme inconnue de l'enfant et que la mère accepte de faire entrer dans son secret inavouable : non pas celui de la mort de la première fille, mais celui de son amour fragile pour la seconde : « Elle raconte qu'ils ont eu une autre fille que moi et qu'elle est morte de la diphtérie à six ans, avant la guerre, à Lillebonne. Elle décrit les peaux dans la gorge, l'étouffement. Elle dit : elle est morte comme une petite sainte [...] elle dit de moi elle ne sait rien, on n'a pas voulu l'attrister.] À la fin, elle dit de toi elle était plus gentille que celle-là.] Celle-là, c'est moi. »

L'enfant qui se croyait unique est soudainement délogée de son rang, comparée à mieux qu'elle, reléguée à la place de la seconde. Avec cette connaissance vient aussi désormais l'obligation de se définir non plus en soi, mais par rapport à l'autre par le biais d'une série de dichotomies allant de l'ombre à la lumière, de la mauvaise à la gentille fille, du vivant au mort. C'est aussi à travers le souvenir de l'absent que l'enfant est vue par ses parents, admise comme n'étant pas à la hauteur de l'autre parce que faillible, vivante :

« Soixante ans après je n'en finis pas de buter sur ce mot [gentille], d'essayer d'en démêler les significations par rapport à toi, à eux, alors que son sens a été aussitôt fulgurant, qu'il a changé ma place en une seconde. Entre eux et moi, maintenant il y a toi, invisible, adorée. Je suis écartée, poussée pour te faire de la place. Repoussée dans l'ombre tandis que tu planes tout en haut dans la lumière éternelle. »

Jamais répété, jamais transmis à l'enfant vivant, ce récit bouleversant de l'existence de l'enfant mort prend en Ernaux l'amplitude d'un événement fondateur, originel ; c'est un récit qui relègue tout ce qui l'a précédé dans l'ombre, un secret qui apprend à l'enfant le pouvoir des mots : « Seul est resté dans ma mémoire ce récit-là que je ne devais pas entendre, qui ne m'était pas destiné [...]. Le seul vrai récit, celui avec ses mots et sa voix à elle, sa voix autorisée parce qu'elle était là [...]. Un récit clos, définitif, inaltérable, qui te fait vivre et mourir comme une sainte [...]. Le récit unique – il n'y en aura jamais d'autre – qui inaugure pour moi le monde où tu existes en morte et en sainte. Le récit qui profère la vérité et m'exclut. » Rien ne peut en effet succéder à ce récit unique, terrible, sinon une lettre au moyen de laquelle l'enfant de remplacement tente de raconter sa douleur plutôt que de remplir la forme vide de l'absent. Cette lettre sans destinataire, « cette fausse lettre – il n'y en a de vraies qu'adressées aux vivants » – est sans doute autant destinée à la mère morte qu'à la sœur disparue.

POUR QU'ELLE ÉCRIVE

Ce sont par conséquent nous, lecteurs, qui recevons ce « tu » qui s'adresse aux vivants et qui apparaît lui aussi — à l'instar de l'enfant mort — comme une forme vide dont les contours se refer-

ment sur Ernaux plutôt que de la délivrer de sa souffrance puisque « [l]e "tu" est un piège. Il a quelque chose d'étouffant ». Sujet du discours plutôt que son objet, l'absent est toujours celui dont on parle, celui qui produit du récit tout en étant, paradoxalement, un secret jalousement protégé par ses parents. De cette jalousie découle celle des enfants qui grandissent dans la noirceur : « Entre ma mère et moi, deux mots. Je les lui ai fait payer. J'ai écrit contre elle. Pour elle. [...] Plus gentille, je me demande si elle ne m'a pas donné le droit, ou même l'injonction, de ne pas l'être, gentille. Ce dimanche je n'apprends pas ma noirceur, elle devient mon être. Le jour du récit est le jour du jugement. » En somme, le jour du récit a rendu tous les autres récits possibles, ceux qui ont peu à peu constitué l'œuvre autobiographique d'Ernaux.

Après *Les années*, considéré par plusieurs critiques de l'autobiographe comme étant la somme de son œuvre, arrive donc cette petite plaquette, ce fragment de vie si douloureux qu'Ernaux n'est parvenue à le raconter qu'après avoir fait, au fil de ses livres, le récit de son avortement clandestin, de son mariage misérable, de la vie et de la mort de son père, de la maladie et du décès de sa mère, de sa passion pour A., pour W. et pour M., de son cancer. Vers la fin de toute cette vie, après cette longue procession de gens et d'événements arrivent enfin la petite sœur et sa mort, tous deux tapis depuis soixante ans en elle. Le temps était venu de regarder l'absent en face, de lui dire ce qu'il est advenu de la vie vécue à sa place : « Je n'écris pas parce que tu es morte. Tu es morte pour que j'écrive, ça fait une grande différence. » La plus gentille aura donc été sacrifiée pour que l'autre fille, la plus intrépide, puisse accomplir son destin d'écrivain.

Moi, je ne suis pas l'enfant de remplacement mais l'enfant en trop, celle qui occupe la place du plus faible et du plus convoité, celle qui vit dans son ombre bien qu'elle l'ait précédé. Mais je suis là, encore interdite devant ce grand mystère, celui « d'avoir été, dans un dessein illisible, choisie pour vivre ». Devenue adulte, il m'arrive même d'avoir une pensée terrible à l'endroit de mon frère mort : plutôt lui que moi. †